## L'Abeille de la Nouvelle-Orléans

Bureaux, No 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE 11 JANVIER 1880.

### GRAND OPÉRA HOUSE.

**Compagnie lyrique française.**

La compagnie lyrique française de M. Maurice Grau a débuté depuis moins d'une semaine et a de suite conquis la faveur du public. Par les représentations de *La Fille de Mme Angot*, du *Petit Duc*, de la *Grande Duchesse*, de *Giroflé-Girofla*, de la *Belle Hélène*, on a pu se rendre compte des ressources de la compagnie et de la valeur des premiers sujets.

On voit que M. Grau n'a rien négligé pour donner de l'éclat à la mise en scène, pour que tous les effets scéniques soient bien rendus, ce qui, avec de bons chœurs et un orchestre bien conduit, contribue grandement au succès des ouvrages déjà connus aussi bien qu'à celui des nouvelles pièces. Un autre élément de succès aussi, c'est la composition des chœurs féminins. M. Grau a réussi à réunir un groupe de jeunes et jolies femmes dont les voix ont au moins le mérite de la fraîcheur. Il a aussi un couple de danseurs comiques très agiles pour agrémenter ses scènes de divertissement.

Quant aux premiers sujets on les a vus et entendus, sauf Mlle Hélène Leroux-Bouvard, qui chantera demain le rôle de Philine dans lequel elle a eu du succès à New-York.

Outre Mlles Paola Marié, Angèle et Leroux, la Compagnie compte Mme Delorme, Mlles Grégoire et Raphael et plusieurs autres artistes, et avec M. Capoul, elle comprend MM. Juteau, Poyard, Jouard, Duplan, Mezières, artistes ayant chacun leurs mérites dans leurs genres respectifs.

Nous avons déjà dit ce que nous pensons de M. Capoul. C'est un délicieux chanteur, un acteur élégant, plein de vivacité et d'originalité. Il ne copie pas ses rôles d'opérettes, il les crée et leur donne une physionomie nouvelle; c'est ce qu'il a fait notamment du rôle de Fritz. Mais c'est demain, dans *Mignon* que le talent de chanteur de M. Capoul trouvera occasion de se faire pleinement apprécier.

Mlle Paola Marié n'est pas seulement une artiste intelligente, une comédienne très fine; elle est aussi une chanteuse d'excellente école et de bon goût. Elle l'a prouvé par la manière dont elle a chanté son air "je t'aime" du *Petit Duc* et sa déclaration "Dites lui" de la *Grande Duchesse*.

Nous reviendrons sur le *Petit Duc* après une seconde audition, mais nous devons rectifier un *lapsus*. C'est le premier acte et non le second qui contient les plus jolies choses, musicalement parlant, les chœurs notamment celui "il a l'oreille basse," la gavotte et les airs. Le second acte est le plus amusant. Il renferme aussi une jolie leçon de solfège que Mlle Raphaël a dirigée d'une façon très amusante. Le deuxième acte est trop long après la scène de travesti, et le troisième est peut-être de trop. Le bataillon de jolies femmes de M. Grau contribue beaucoup au succès du *Petit Duc*, qu'on reverra avec plaisir malgré quelques longueurs.

Hier il y avait foule à la matinée et salle comble le soir. En matinée, on a donné *Giroflé-Girofla*, dont les interprètes ont été Mlle Paola-Marié, qui a chanté et joué avec beaucoup de verve son double rôle de mariée, M. Capoul qui a donné au rôle de Marasquin un cachet fort gracieux, Mlle Angèle très jolie sous le costume de Pedro, Mme Delorme, une amusante Aurore, Duplan, inimitable dans son rôle de Boléro, le père "heureux et prospère" et M. Jouard, un terrible Mourzouk.

Le soir, la *Belle Hélène* a obtenu son succès accoutumé. Mlle Paola Marié et Capoul ont chanté les deux rôles d'Hélène et de Paris avec les traditions parisiennes, et ont fort bien dit le duo "C'est un doux rêve d'amour." Les autres rôles étaient ainsi distribués: Oreste, Mlle Angèle; Parthenis, Mlle Raphael; Ménélas, M. Duplan; Calchas, M. Mezières; Agamemnon, M. Poyard, etc. Inutile d'entrer dans les détails et de dire si Mezières et Duplan ont réussi leurs personnages. On a beaucoup ri et beaucoup applaudi.

Ce soir, *Giroflé Girofla* sera représentée avec la distribution indiquée plus haut.

Demain, lundi, *Mignon* avec Capoul dans le rôle de Wilhelm Meister, Mlle Paola Marié dans celui de Mignon, Mlle Hélène Leroux-Bouvard dans celui de Philine, Mlle Angèle dans celui de Frédéric, M. Juteau dans celui de Laerte, et M. Jouard dans le rôle de Lothario.

Tout le monde voudra entendre *Mignon* en français et en opéra-comique, comme il a été écrit et composé. Le rôle de Mignon doit admirablement convenir à Mlle Marié.

**Mort d'un critique français.**

Londres, 6 janvier. — M. Charles Desnoyers, vaudevilliste et critique, est mort hier à Paris, à l'âge de 66 ans. Il était plus connu sous le nom de "de Biéville." Il fut un des collaborateurs de Bayard. Il écrivit avec Scribe "les Deux Rats" pour le Théâtre-Français. Il essaya du mélodrame dans "le Dessous des Cartes" et "Eric le Fantôme" Depuis 1856 il faisait la chronique dramatique au *Siècle* — chronique presque aussi estimée que celle de Francisque Sarcey et Paul de Saint-Victor.

---

—Les gens d'Eglise ont trois formules invariables pour exprimer leur opinion sur le compte d'un prédicateur:

1.—Il a été sublime.
2.—Il a fait un sermon très remarquable.
3.—Il a dit d'excellentes choses.

Dans ce dernier cas vous pouvez affirmer hardiment que le prédicateur a été ridiculement mauvais.

---

—Quelque vertueux que soient les avares, il n'aiment pas à voir lever leur or.

---

—Ma fille, dit M. Prudhomme, suis toujours le droit chemin, et tu seras certaine de ne pas mal tourner.

### ESPAGNE.

**Manifestation à l'ambassade de France.**

Madrid, 19 décembre 1879.

Malgré l'empêchement de M. Canovas del Castillo, les habitants de cette capitale ont rempli leur devoir de gratitude vis-à-vis de la nation française. Il n'y a pas eu de sérénade, puisque le président des ministres ne l'a pas voulu; mais il y a eu toute la journée d'hier, des démonstrations de la plus vive sympathie, pour le digne représentant de la République.

Dès le matin, la ville s'est pavoisée avec un empressement extraordinaire. Seules, les façades du monde officiel sont restées impassibles, en présence de l'entraînement qui s'est emparé hier des négociants, boutiquiers et rentiers de Madrid. A la Puerta del Sol, on a constaté que toutes les maisons de l'immense place étaient ornées de drapeaux tricolores français et de bannières espagnoles, excepté toutefois le ministère de la *gobernacion* qui occupe l'espace compris entre la *calle* des Carretas et celle del Correo. Dans la grande rue d'Alcala, dans les aboutissants à la Puerta del sol, dans la *carrera* de San Geronimo, comme sur le Prado, la plupart des façades, pour ne pas dire toutes, étaient richement pavoisées. Le peuple des faubourgs a voulu aussi, faire sa manifestation et dans tous les *barrios* de la capitale il a décoré les fenêtres de ses maisons, comme il le fait dans les grands jours de fête nationale.

La journée d'hier a été véritablement un jour de fête pour les habitants de Madrid. Plus de vingt mille personnes sont allées se faire inscrire ou déposer leur carte de visite à l'hôtel de l'ambassade, calle de Serrano, où l'amiral Jaurès recevait tous ceux qui demandaient à lui être présentés. Les voitures se suivaient sur deux files, depuis la porte d'Alcala jusqu'à la demeure de l'ambassadeur de France et, dès quatre heures de l'après-midi, la foule était si compacte, que la circulation devenait difficile. Jamais on n'avait vu une si grande animation dans tous les quartiers de la ville. Toutes les classes sociales, depuis le grand d'Espagne jusqu'au plus pauvre travailleur, se sont présentées à l'ambassade. Les dames ont fait remettre une quantité colossale de bouquets à Mme Jaurès, dont l'amabilité et la grâce ont une réputation à Madrid.

Le soir, les illuminations ont été encore plus nombreuses que les décorations des façades. Tous les édifices des cercles, casinos, cafés, hôtels étaient éclairés avec autant de profusion que lors des fêtes du mariage.

La Puerta del Sol offrait un coup-d'œil magique, malgré la tache du ministère, qui se contentait du rôle modeste de réflecteur. Les palais de Medina-Céli, de Castro, de Gargollo et une foule d'autres avaient illuminé.

Dans la salle de Espoz-y-Mina, toutes les maisons des négociants étaient richement pavoisées et éclairées. Les rédactions des journaux se distinguaient par leur profusion de luminaire.

Bien des façades étaient ornées d'inscriptions et d'allégories. Sur un transparent de la *calle* de Jacometrero, on pouvait lire les vers suivants, en bonne langue castillane:

> Avec abnégation sublime,
> La France a fait cette union
> Au nom de la charité.
> Vive la noble nation!
> Vive la fraternité!

La façade du théâtre de Talia était recouverte d'un immense transparent, représentant un arc de voûte, soutenu par deux colonnes en spirale, entrelacées de drapeaux espagnols et français. Un ange descendait de la voûte, tenant à la main une bande d'or, avec l'inscription suivante:

> La charité n'a pas de frontières!
> Paris-Murcie-Madrid.

Bien que le froid fût très vif et que le vent du Guadarama soufflât d'une façon cruelle, la foule s'était amassée en nombre imposant en face de l'ambassade française et sur les larges trottoirs de la *calle* de Serrano. Les cris de *Viva Francia!* se firent d'abord entendre vers huit heures; puis, la foule qui croyait peut-être que, malgré les entraves canoviennes, il y aurait sérénade et retraite aux flambeaux, commença à murmurer contre l'autorité locale et manifesta son impatience par un éclairage pittoresque, consistant dans l'incinération d'une quantité prodigieuse de petites bougies, dont la durée ne passe guère trente secondes. On eût dit des vagues de feux follets, ondulant sur une mer humaine. La glace se rompit aussitôt et les groupes entonnèrent la *Marseillaise* avec accompagnement d'une musique improvisée.

Les *vivats* à la France se succédaient après chaque strophe avec une plus grande intensité. La foule demandait à hauts cris le droit de saluer en public l'ambassadeur. On m'a assuré que l'amiral Jaurès s'était présenté un instant au balcon et avait adressé quelques paroles aux manifestants pour les remercier. Le tumulte a couvert sa voix, et l'on n'a entendu qu'un énergique: *Viva España!* auquel il a été répondu par des acclamations enthousiastes.

Un ordre de l'autorité a fait ensuite disperser les groupes. Les plus bruyants ont descendu vers le *paseo* de Recoletos, en chantant la *Marseillaise*, et ont remonté ensuite la *calle* de Alcala. En face de la Présidence du conseil, où était M. Canovas del Castillo, les manifestants se sont arrêtés un instant pour lancer des *vivats* formidables à la République.... française. Il y avait sur ce point plus de deux mille personnes.

Il paraît que les nerfs de M. Canovas n'ont pu en supporter davantage. L'irascibilité ministérielle l'a emporté sur les conseils de la sagesse, et la police s'est mise à l'œuvre pour terminer la manifestation. La garde civile a été aussi de la partie, et en peu de temps la panique s'est emparée du public: les boutiques se sont fermées précipitamment, les bons bourgeois ont regagné leur domicile, et les *alguaciles* sont restés les maîtres du champ de bataille. Il n'y a eu ni morts ni blessés. Seulement, une vingtaine d'individus, quatre ou cinq Français dans ce nombre, assure-t-on, sont restés aux mains des vainqueurs.

Après cette algarade tragi-comique, quelques bandes de jeunes gens sont allées acclamer les rédactions des journaux libéraux et siffler consciencieusement celles des feuilles ministérielles.

Ce matin Madrid s'est éveillé avec un nuage d'inquiétude dans la pensée. Toute la nuit, les troupes avaient été consignées dans les casernes, les postes doublés, comme aux moments de panique extrême.

C'est l'opinion générale dans la ville, que si M. Canovas n'avait pas entravé la manifestation projetée par la presse locale, en refusant le concours des musiques militaires, les choses se seraient passées dans l'ordre le plus parfait.

---

—Un horrible épisode de la misère qui règne en Prusse.

Un fossoyeur de Treppau avait imaginé de déterrer les cadavres, de les faire rôtir et de vendre aux marchands des villages environnants la graisse qu'il en retirait.

Son petit commerce a duré quelques semaines; mais la police, bientôt instruite, a heureusement interrompu cette cuisine fantaisiste.

### Académie des sciences morales et politiques.

*Séance du 22 novembre.*

Les repas des Spartiates dans lesquels on a voulu voir une pratique socialiste, et ce la preuve que Lacédémone était organisée à la façon du phalanstère, ne sont pas tout à fait ce que l'on s'imagine d'ordinaire. D'abord ces repas ne réunissaient que les guerriers (andres); les femmes, les enfants, les vieillards n'y participaient point. Même parmi les hommes, ceux que des occupations spéciales, des devoirs religieux ou domestiques retenaient à la maison, ou ceux qui s'attardaient à la chasse, n'étaient point tenus d'y assister. D'ailleurs, ces réunions n'avaient lieu que le soir, et le repas du matin appartenait à la vie privée. Il est vrai que le menu en était frugal et réglé par des lois somptuaires; mais on sait que ces lois n'ont jamais tenu contre le progrès et l'adoucissement des mœurs.

Quoi qu'il en soit, les repas des Spartiates ou *Syssities*, n'étaient point publics et ne se faisaient pas aux frais de l'Etat; chacun y apportait sa part de farine, de vin, de fromage, de figues, et donnait un écot assez considérable pour le reste; aussi les pauvres étaient-ils exclus de ces réunions. Enfin, c'étaient de petits cénacles formés de douze ou quinze personnes qui se réunissaient dans une salle bien close. Chaque citoyen choisissait celui dont il voulait faire partie, et il n'y pouvait être admis que par le vote unanime des membres du cénacle. Rien de ce qui se passait ou se disait dans ces soupers ne devait être répété au dehors. Une syssitie était donc une sorte de cercle d'intimes et n'avait point le caractère d'une sorte dégénérée de repas publics qui jadis auraient réuni toute la population; la tempérance qui y régnait aux temps anciens en fut bannie plus tard.

Les renseignements que nous possédons sur le droit civil sont incomplets. On sait toutefois qu'il y avait à Sparte, comme partout ailleurs, des hommes libres, des affranchis, des esclaves. Ces derniers étaient très nombreux. Un Spartiate ne pouvait épouser une étrangère. Les femmes avaient une dot; elles pouvaient posséder le sol. Le fils ne pouvait être déshérité de l'héritage paternel. La fille unique n'héritait pas directement mais au moyen d'un tiers qui lui choisissait un mari. Le patrimoine était inaliénable.

On se tromperait en pensant que toute richesse était bannie de Sparte; une foule d'anecdotes rapportées par Plutarque dénotent une société où l'argent jouait un très grand rôle; on y connaissait les débiteurs et les créanciers; on y connaissait aussi les usuriers. Il n'y avait point de monnaies d'or et d'argent, mais on employait ces métaux en forme de lingots. Les amendes légales s'élevaient parfois à des chiffres énormes. Le commerce de l'argent était interdit. On éludait la loi en plaçant son argent en Arcadie, en prenant des Arcadiens pour prête-noms. Il en est de désintéressement et de la vertu rigide du Spartiate comme de leur sobriété et de leur pauvreté. C'est une fiction. La réalité est que les Spartiates se montraient fort cupides, et que leurs rois, leurs éphores et leurs généraux se rendirent souvent coupables de la plus honteuse vénalité.

Telles sont les principales observations contenues dans la suite du mémoire de M. Fustel de Coulanges.

---

Encore pris dans *Paris-Murcie* sous ce titre *Amende honorable au Manzanares*, M. A. Dumas fils rappelle un mot qui fut célèbre et qu'on avait, nous croyons, attribué à Alexandre Dumas, son père:

Quand j'arrivai à Madrid et qu'on me montra le Manzanares, en me parlant des inondations qu'on avait si souvent à redouter de ce fleuve, que je voyais absolument à sec et rempli de cailloux dont on eût pu tirer du feu, je fis naturellement toutes les plaisanteries que tout bon Parisien de mon âge et de mon caractère aurait faites en pareil cas; car le propre du Parisien, à cette époque, était de ne croire que ce qu'il voyait. Aujourd'hui, c'est bien changé, il croit à tout ce qu'on lui raconte. Toujours est-il que, le lendemain de notre arrivée, nous courûmes à une course de taureaux.

Au moment où j'allais m'asseoir à ma place, je vis un des toreros, Lucas Blanco, tel était son nom, je crois, jeté à vingt pieds au-dessus du sol par un taureau qui avait fondu sur lui. C'est ainsi que ce malheureux m'apparut pour la première fois, les quatre fers en l'air, dans la pose ridicule et terrifiante que prend le roi de la création quand un animal comme le taureau l'attrape par le bon endroit. Ce pauvre diable retomba lourdement sur la terre, inerte, massif et flasque à la fois, comme un simple polichinelle dont tous les fils se seraient cassés.

Le soleil indifférent faisait étinceler sur ce corps affaissé, aux formes élégantes, les paillettes d'or et d'argent de son vêtement bariolé, et il ne paraissait plus y avoir de vivant en lui que ce qui était inanimé. Pendant ce temps le marchand d'eau, aussi impassible que les spectateurs, se promenait au milieu d'eux en criant: *Agua fresca, agua fresca.* Je saisis un de ces verres qui contiennent chacun près d'un litre d'une belle eau de source glacée, limpide et brillante comme du diamant; j'en avalai quelques gorgées pour me remettre, et je rendis le verre au marchand en lui disant: "Donnez le reste de ma part au Mançanares."

Pendant ce temps-là, Lucas Blanco avait été transporté hors de l'arène. Tout le monde le croyait mort. Dix minutes après, il était revenu de son évanouissement, et c'était lui qui, à la place même où il était tombé, tuait le taureau, d'un de ces coups d'épée brillante comme l'éclair, rapides et meurtriers comme la foudre et qu'on ne s'explique pas, même quand on les a vus aussi souvent que moi.

Ma plaisanterie sur le Mançanarez, racontée par mon père dans le récit de son voyage, fit fortune. Aujourd'hui, je reconnais que les Espagnols avaient raison, et que j'ai calomnié leurs fleuves; je leur fais donc toutes mes excuses, et je vous envoie, cher monsieur, ces quelques lignes écrites au courant de la plume, mais de tout cœur, en vous disant: "Donnez-les de ma part aux inondés de Murcie."

A. DUMAS, FILS.

---

—Une dame demandait un jour au prince de Talleyrand de lui chercher une rime à coiffe.

Le prince répondit qu'il n'y en avait pas, parce que les coiffures féminines n'avaient jamais eu ni rime ni raison.

---

—Entendu chez un couturier à la mode:

Une ouvrière—Quelle garniture mettra-t-on à la robe de Mme de B....

La première demoiselle— Ne mettez pas de garniture; ce n'est qu'une robe de quinze cents francs.

La simplicité est une belle chose; le choix du couturier aussi.

---


**Le Dr A. CAPDEVIELLE**

A OUVERT un bureau de consultation au No. 38, rue St-Philippe, encoignure Chartres.

Heures de consultation—Tous les jours, de midi à 2 heures.

Résidence—No. 114 rue Bourbon.

16 fév—

### Dentistes.

**JOSEPH BAUER, DENTISTE,**

180 - - - Esplanade - - - 180

**Dr. BURGUNDER, Dentiste,**

266 .......... Chartres .......... 266

Réduction de prix pour toutes les opérations. Extraction de dents à 50 cts. Plomb, aurification et plombage, de $1 à $5 par dent, suivant le cas. Célèbre dentifrice, à 50 le boîte. Pose de dents artificielles. 22 déc—1an, dim mar jeu.

**JOSEPH C. SIERRA, DENTISTE,**

191 - - - DAUPHINE - - - 191

Entre Ste-Anne et Dumaine.

**DENTISTE, Dr E. P. DOREMUS,**

Dentiste, Successeur du Dr DICKEY, 116 Rue du Canal.

Donne tous ses soins à la conservation des dents naturelles. 11 nov—6m

**JAS S. KNAPP, D.D.S.**

Est de retour et continue à exercer sa profession de dentiste dans toutes ses branches au même local qu'il a occupé nombre d'années.

Rue Baronne No 15. 28 oct—6m

**C. E. KELLS & M. VIET,**

CHIRURGIENS-DENTISTES

No 19 rue Dauphine, immédiatement après l'angle de la rue du Canal.

Opérations de tout genre dans le ressort de leur art.

Pose de palais artificiels.

**Docteur ESCOUBAS,**

Résidence, No 279, rue Bourgogne, Entre Hôpital et Ursulines.

Consultations de midi à 1 heure.

Et de No 215, rue du Canal, de 2 h. à 3 h. 14 déc—1an

**Dr. J. B. PEREZ,**

Médecin et chirurgien d'une expérience de 25 ans dans le traitement et la guérison de tous les maux des

ORGANES GENITO-URINAIRES,

et des NERFS, ...

**Mokame du Dr. Testut,**

Liqueur souveraine pour la guérison des désordres de l'estomac et des intestins, ainsi que des maladies qui en dérivent.

**JOUVENCINE DES DAMES,**

CONSULTATIONS TOUS LES JOURS, rue Toulouse, No 91, en face de l'Opéra.

11avr—

**PHARMACIE GENERALE**

Angle des rues Chartres et St-Philippe

CETTE pharmacie, montée avec un soin minutieux, possède un stock complet de MÉDICAMENTS DE CHOIX.

**Cathartic Pills**

Combinent les meilleurs purgatifs en médecine, ...

PRÉPARÉES PAR LE

**DR J. C. AYER & CO.,**

Chimistes pratiques et analytiques,

LOWELL, MASS

Vendues par tous les droguistes en tous pays.

12 mars—6

### VAPEURS.

**COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE**

ENTRE NEW-YORK ET LE HAVRE.

FRANCE, Trudelle, mercredi, 7 janvier.

LABRADOR, Sangler, mercredi, 21 janvier.

AMERIQUE, B. Jouclu, mercredi, 4 février.

Prix du passage pour le Havre.

**Lloyd de l'Allemagne du Nord.**

STEAMERS ENTRE BREME ET LA NOUVELLE-ORLEANS, VIA LE HAVRE, SOUTHAMPTON ET LA HAVANE.

PRIX DU PASSAGE:

**Pour New-York directement.**

**For New York direct.**

Cromwell Line.

NEW ORLEANS, KNICKERBOCKER, HUDSON, LOUISIANA.

**S.N. PIKE'S Magnolia WHISKEY Cincinnati OHIO.**

PIKE'S MAGNOLIA WHISKEY

préparé par MM. W. W. JOHNSON & CO., successeurs de S. N. Pike, Cincinnati, Ohio, ...

**FRITZ JAHNCKE,**

206 et 210... DELORD ...206 et 210

SCHILLINGER PATENT PAVEMENT.

### VAPEURS.

**BATON-ROUGE.**

**ST. JOHN.**

J. P. McELROY, Capitaine.

**LE FAVORI DU MONDE.**

Paquebot régulier et bi-hebdomadaire de la côte.

**DE SMET,**

Capt FRANK OTTENDORFER,

**HENRY TETE,**

JOS. F. AUCOIN, Capitaine,

**LAURA L. DAVIS** remplaçant le **BELLE.**

Capitaine MAX BLANCHARD.

**PAQUEBOT INDEPENDANT.**

Paquebot FAIR PLAY, Capitaine F. J. PAPINEAU,

**Entre la Nlle-Orléans et le littoral du Mississippi Sound.**

Le steamer **HEROINE**

W. G. COYLE, 38 rue Carondelet.

**Mandeville et Covington.**

Steamer de la malle des Etats-Unis "New Camelia."

Pendant l'Hiver.

**NEW CAMELIA**

W. G. COYLE, 38, rue Carondelet.

**QUEYROUZE & BOIS**

GROCERIES, VINS, LIQUEURS

Toutes sortes de Produits de l'Ouest.

**NOUVELLES INVENTTION**

FOURS.

**Avis aux Contribuables.**

JOHN F. DUFOUR.

### CHEMINS DE FER.

**Grande Route de Jackson.**

Chicago, St-Louis & New-Orleans R. R.

LA ROUTE LA PLUS RAPIDE POUR L'EST.

A partir du 28 sept. 1879, les trains partiront de la gare de la rue Calliope et y arriveront comme suit:

| DEPART. | ARRIVEE. |
| --- | --- |
| Express No 1.3.15 P.M. | Express No 2—7.40 A.M. |
| Mixed No 3—7 A.M. | Mixed No 4—7.30 P.M. |

A. D. SHELDON, Agent de Tickets.

**Great Jackson Route.**

Chicago, St-Louis & New Orleans R.R. THE QUICKEST ROUTE EAST.

SATURDAY accommodation for McComb City

PULLMAN PALACE SLEEPING CARS

LOUISVILLE, CINCINNATI, COLUMBUS, O. AND CHICAGO WITHOUT CHANGE AND FOR ST-LOUIS A SLEEPER IS ATTACHED AT MILAN, ... ONLY ONE CHANGE TO NEW YORK AND EASTERN CITIES.

A. D. SHELDON, Ticket Agent.

**New-Orleans and Mobile Rail Road**

(LIGNE RAPIDE DE MOBILE.)

SEULE LIGNE AVEC DOUBLES TRAINS QUOTIDIENS.

A partir de DIMANCHE 9 NOVEMBRE 1879

NEW ORLEANS & MOBILE RAIL ROAD (MOBILE FAST LINE.)

THE SHORTEST ROUTE TO ALL EASTERN CITIES.

CARRIES THE GREAT THROUGH MAIL AND SOUTHERN EXPRESS

ONLY LINE WITH DOUBLE DAILY TRAINS.

On and after SUNDAY, NOV. 9th 1879, ...

D. B. ROBINSON, Superintendent

F. W. COLEMAN, Ticket Agent.

**GRAND CHEMIN DE FER**

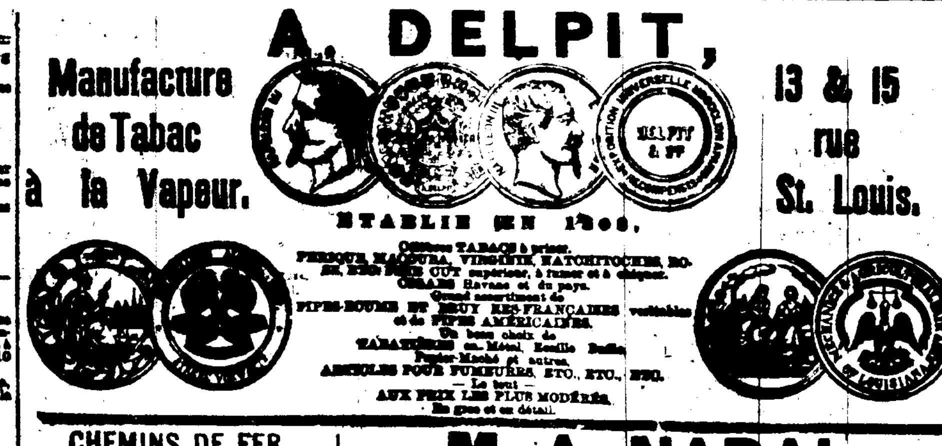
GEO. PANDELY, Surintendant.

Immigration Française.—Bureau de Placement—Rue St-Louis, No. 71, entre Royale et Bourbon.

POUR les demandes de Travailleurs et Domestiques de toutes conditions, le bureau est ouvert tous les jours (le dimanche excepté) de 6 heures du matin à 6 heures du soir.

**B. POMES,**

Marchand de Bois et Charbon, en gros et en détail.



**A. DELPIT,**

Manufacture de Tabac à la Vapeur.

13 & 15 rue St. Louis.

ETABLIE EN 1808.

Offrent TABACS à priser.

PERIQUE, MACOUBA, VIRGINIE, NATCHITOCHES, ROSE, FINE CUT supérieur, à fumer et à chiquer.

CIGARES Havane et du pays.

Grand assortiment de

PIPES ECUME ET BRUY RES FRANÇAISES véritables et de PIPES AMERICAINES.

Un beau choix de TABATIERES en Métal, Feuille Buffle, Papier-Maché et autres.

ARTICLES POUR FUMEURS, ETC., ETC., ETC.

— Le tout —

AUX PRIX LES PLUS MODÉRÉS.

En gros et en détail.

**M. A. NADAL.**

42- - - - - - Rue Decatur - - - - - - 42

On a à vendre les articles suivants qu'il vient de recevoir du Havre, de Bordeaux et de Marseille:

Pois verts, Champignons, Cornichons, Sardines, Anchois. ...

VINS BLANCS FINS EN BARRIQUES:

VINS BLANCS EN CAISSES:

VINS ROUGES FINS EN BARRIQUES:

VINS ROUGES FINS EN BARRIQUES:

VINS DE BOURGOGNE FINS:

BEAUJOLAIS en BARRIQUES.—MUSCAT de FRONTIGNAN

Cognacs—J. FAURE et Cie., en octaves et en caisses.

VINS de CHAMPAGNE—DELBECK & Cie., marque DELMONICO-LOUIS ROEDERER.

28 déc—1m Dim. Mar. Jeu.

**D. MERCIER & FILS,**

Marchands en gros et en détail de VÊTEMENTS, CHAPEAUX, BOTTES, SOULIERS, ARTICLES de TOILETTE. etc.

MAGASIN MIEUX CONNU SOUS LE NOM DE "CHEAP JOHN"

Pas de succursale en ville.

Grand choix de DRAPS FRANÇAIS, VÊTEMENTS FAITS SUR ORDRE, dans dernier genre.

Coin Dauphine et Bienville, Nouvelle-Orléans.

Les ordres des marchands de la campagne seront remplis avec la plus grande promptitude et à des prix les plus raisonnables.

**R. M. & B. J. MONTGOMERY.**

MEUBLES D'ORNEMENT.

—ET—

MIROIRS FRANÇAIS.

BATISSE MAURESQUE.

Second Grand Stock cette Saison

GRAND MAGASIN DE MEUBLES DE MONTGOMERY.

JAS J. MARTIN, Nlle Orléans. THOS. GRIFFITHS, New-York.

**Jas J. Martin & Co.,**

IMPORTATEURS et MARCHANDS de

T H É S,

d'épices et de café grillé et moulu en paquets

67 RUE POYDRAS,

Nlle-Orléans, Lne.

**GALERIE D'ART**

CÉLÈBRE DE

**WASHBURN**

TRIOMPHE DE LA PHOTOGRAPHIE!

**PORTRAITS**

Fixés d'une manière permanente au moyen du

**PROCÉDÉ BRÉVETÉ DE LAMBERT,**

Tous les nouveaux genres de photographie exécutés avec les dernières découvertes et les perfectionnements les plus récents.

PRIX TRÈS MODÉRÉS

No 109 RUE DU CANAL.

**J. B. JUNQUA,**

Nos 27, 29 et 31 RUE BIENVILLE, Nouvelle-Orléans.

MARCHAND - COMMISSIONNAIRE

—IMPORTATEUR DE—

**Cognacs, Vins, Liqueurs et Whiskies Fins**

FABRICANT DE SIROPS DE PREMIER CHOIX, ET

D'eau de Seltz et d'eaux Minérales,

**PHARMACIE DUCONGE,**

30 ........ RUE DE CHARTRES ........ 30

NOUVELLE-ORLEANS.

**A. CARROUCHE,**

SUCCESSEUR.

**H. J. RIVET,**

PHARMACIEN-DROGUISTE

Importateur de Médicaments Patentés Français.

Agent du "TEXAS COTTON WORM DESTROYER." ...


---

## FEUILLETON.

Commencé le 12 déc.

# LES MARIAGES DE GARNISON.

Par Claire de Chandeneux.

PREMIÈRE SÉRIE.

### La Dot réglementaire.

XXIV.—Suite.

Antoinette corrigeait les devoirs de ses deux élèves dijonnaises, retournées chez leur tante Claudia pour l'heure du repas.

Les deux jeunes gens parlaient bas comme dans un confessionnal, quand ils passaient ensemble une heure de causerie dans cette chambre morne.

Cette fois, au premier mot de Philippe, Antoinette devina.

—N'achevez pas!.... n'achevez pas!.... murmura-t-elle en pâlissant.

—Mais pourtant, ma bien-aimée....

—O Philippe!.... ne comprenez-vous donc pas que....

—Que j'ai le droit de vous avoir tout à moi.... enfin!.... enfin!....

—Que je ne puis abandonner cette infortunée.

charges.... Aujourd'hui, j'ai pour m'accabler la pauvreté, la vieillesse, l'infirmité et.... la désespérance.

—Je suis là, chère Antoinette.

—J'ai tout calculé. Les quelques milliers de francs que Mlle Laroche croyait posséder encore sous forme de ... imaginaire.... et d'immeubles.... en ruines, incapables déjà de la faire vivre, constituaient une apparence de ressources qui sauvait au moins sa dignité.

—D'accord, mais c'est nous, maintenant....

—Attendez. Nous gardions l'illusion de cette ressource. Nous pouvions prendre avec notre amie sans qu'elle eût à subir une aumône.... et même, si Dieu l'eût permis, la vente des vieilles murailles eût pu alléger quelque peu votre généreux bon vouloir. Tout est changé une fois encore.

—Antoinette, Dieu m'est témoin que le ministre accédant à ma demande, je n'ai pas de vœu plus cher que de prendre une part ... de votre tâche.

—Je le sais. Je vous en bénis du fond de l'âme.... Voyez, cependant, ... mon devoir. Cette pauvre femme qui m'a aimée et protégée, je ne puis, ni la laisser mourir seule dans cette chambre vide, ni la placer.... Ah! le seul mot d'hospice me fait mal!

—Non, non, pas d'hospice.

—Elle constitue une charge lourde pour moi, écrasante pour vous.

—Nous serons deux, au contraire.

—Vous, un officier!.... Maintenant, je travaille, je vais travailler.... Devenue votre femme par cette subite commande ministérielle, le travail m'est interdit par vos usages militaires; je recevrai de vous le pain du jour, je n'aurai plus le pouvoir de le gagner. ...

—Antoinette!....

farai, ce mariage auquel j'attache mes derniers désirs, ma seule ambition!....

—Non, Philippe.... la pauvreté peut être domicile au logis d'un officier, sans déshonneur.... mais pas la misère!.... la misère l'amoindrirait.

—Vous ne m'aimez pas comme je vous aime, pour raisonner si froidement....

—Ingrat!

Elle laissa tomber sa tête sur ses mains croisées, et le malheureux officier vit avec remords des sanglots contenus secouer ses épaules.

Il se laissa doucement glisser à terre, un genou ployé, demandant pardon du cri de révolte échappé à sa souffrance.

Elle pardonna; il sécha ses larmes d'une main contrite, et tous deux demeurèrent absorbés dans la recherche d'un insoluble problème.

Antoinette avait cruellement raison, et Philippe le sentait; ...

L'officier pauvre ne doit pas être plaint, et mieux vaut pour lui ne jamais connaître les joies du foyer, que de mettre au monde des petits êtres auxquels il ne pourrait donner l'éducation, la sécurité matérielle et l'héritage d'un nom dignement porté.

—Philippe, reprit Antoinette la première, gardons entre nous ce secret; que mon amie ne sache rien!

—Quoi!.... vous voulez!....

—Elle mourrait de chagrin en apprenant qu'elle est le dernier, l'invincible obstacle à notre bonheur.

Alors, une voix lamentable s'éleva du lit où Mlle Septimanie paraissait dormir.

—Non, je ne mourrai pas aujourd'hui, même de chagrin, disait-elle; mais vous laisserez un remède.... pauvres chers enfants! ...

sa bonté.

En quelques paroles brèves—les situations sans issue ont de telles duretés—les trois infortunés convinrent de ne rien changer au présent, de ne pas repousser la générosité du ministre de la guerre, de rejeter sur la grave maladie de Mlle Laroche le retard mis à son exécution, et d'attendre.... et de prier.... et d'espérer......

Prier!.... Oh oui!.... Mais attendre, mais espérer...... quoi donc? Personne n'osait s'arrêter à cette pensée. Seule, Mlle Septimanie, avec un vaillant sourire, mit fin au pénible conciliabule par un mot attendri:

—Je me sens un peu votre mère, monsieur Brétemieux, car, bientôt, quand je ne serai plus et qu'elle sera votre femme, vous penserez avec tendresse et pitié que ma mort vous l'aura donnée.

XXV

Le capitaine de Josse-Faurre se rétablissait lentement. Il lui restait de sa blessure une cicatrice qui endommageait un peu son extérieur et un ébranlement nerveux dont sa sensibilité souffrait beaucoup.

Il partageait les chagrins de Philippe, s'attendrissait sur Antoinette, s'emportait contre Lia, le tout au grand mécontentement du docteur et au détriment de sa guérison complète.

A vrai dire, il s'emportait au souvenir de Mme de Murestere, c'était plutôt la duplicité féminine qu'il reprochait à madame, que la personne même de la belle veuve qu'il honorait de son ressentiment.

Il l'avait dit, dès le début de cette crise fatale à son cœur et même à sa vie; le mépris, en lui, tuait l'amour.

S'il n'aimait plus Lia, il lui restait de ce sentiment brutalement arraché une mélancolie pleine d'amertume.

Le docteur lui conseilla de voyager, et le colonel le proposa pour un congé de convalescence.

—Prenez toujours les trois mois qu'on vous offre, dit M. Howert; vous en redemanderez trois autres, je me charge d'appuyer la chose quand il en sera temps. Que diable!...... c'est bien le moins qu'un brave garçon dont elle châtie le monde pendant un bon semestre,

pour oublier la perforation majeure qu'il a eu la chance de recevoir, au lieu de la perforation mortelle qu'il courait risque d'épouser.

M. de Josse-Faurre se laissa volontiers persuader. Aucune ne lui gardait que des souvenirs pénibles, que des sites blessants pour sa mémoire meurtrie, que des rencontres dangereuses pour son cœur ulcéré.

Philippe espérait qu'une autre image féminine remplacerait tôt ou tard l'image décourante de Lia, et, dans le secret de son amicale intuition, il donnait à cette image bienfaisante, réparatrice, le nom d'Hélène de Barsy.

Seulement, l'heure n'était point venue. Tout ce qu'il pouvait faire était d'entretenir le capitaine dans cette mystérieuse préoccupation: Hélène avait-elle entendu le projet de rencontre? Hélène avait-elle entraîné son père sur le lieu du combat? Hélène gardait-elle une sympathie silencieuse pour le blessé?

Celui-ci, cœur malade et tête lourde, écoutait sans fatigue, et même avec plaisir, les inductions du lieutenant, habile à les grouper, à les présenter, à les rendre vivantes.

Dans le grand brisement de ses rêves, il trouvait doux de sentir un intérêt de jeune fille l'envelopper comme un rayon consolateur.

La personne d'Hélène, sur laquelle il ne s'était jamais arrêté, pour l'examiner, ni la critiquer, ni l'admirer, sortait peu à peu de cette ombre nuageuse et se dessinait avec la poésie vague que lui prêtait sa gratitude.

Point jolie—c'était possible—Mlle de Barsy possédait un vrai cœur féminin, pitoyable et bon. Belle, Mme de Murestere avait-elle un cœur?

Il se souvenait, comme on se souvient d'un rêve, de l'avoir aperçue penchée sur son cheval, le regardant, effarée, et si blanche!....

La seule émotion de rencontrer un blessé ne met pas une telle pâleur aux joues d'une jeune fille.

Guy bouleversait encore, sous ses paupières closes, ... l'œuvre et de souffrance, l'impression ... douloureuse, du choc de son regard éclatait avec ce visage blême de terreur... peut-être d'amour.

Il n'osait croire cela.... Il ne le voulait croire, ne se sentant pas en état de rendre ce qu'on lui donnait; mais il se débattait contre un doute, et, sans qu'il le comprît, ce doute devenait l'intérêt de sa vie sans but.

Il partit au commencement de l'hiver, après avoir revu Mlle de Barsy sous les yeux de toute la famille, dans la visite la plus insipide qui pût être réglée par les convenances.

Personne ne voulut parler du duel dont la cause demeurait brûlante. On ne pouvait cependant ne point s'informer de la blessure à peu près guérie.

Faire une allusion à la présence d'Hélène ne paraissait pas commode au capitaine, qui reconnaissait qu'une question sur ce sujet manquerait d'à-propos et presque de discrétion.

Le colonel, distrait, ne mettait pas son visiteur à l'aise; peut-être lui-même l'était-il assez peu en se souvenant de sa faiblesse paternelle.

Mme de Barsy lui dit simplement, quand il prit congé:

—Revenez-nous bien solide pour l'année prochaine; il nous faudra, pour amuser ces demoiselles, faire danser à toutes les saisons. Mlles adorent la danse.

—Ma sœur, oui, dit vivement Hélène, moi, je préfère l'équitation..... à laquelle je dois les émotions les plus réelles.

—Et je bénis cette passion, mademoiselle, qui vous a conduite un jour près d'un pauvre garçon en passe de rendre l'âme, comme un page d'espérance et de guérison.

Leurs yeux se rencontrèrent pendant ce rapide échange de paroles, et s'oublièrent une seconde, comme pour épuiser en un regard les impressions toujours vivantes de ce double souvenir.

Philippe, demeuré seul et comme désœuvré par le départ de son ami, sentit lourdement le poids des heures pendant toutes celles qu'il ne pouvait donner aux tristesses de la rue Maria.

Le soin de la réputation d'Antoinette le rendait d'ailleurs fort discret dans ses rares visites. Il se reprit à son service avec une conscience dénuée de tout entrain; il attendait à sa fiancée; il attendait. Il se défendait comme d'une faute

de souhaiter la réalisation prochaine d'un bonheur fondé sur une mort.

Il avait pour Mlle Septimanie des attentions filiales, des soins pieux, et, tout à coup, s'arrêtait dans un amical élan, avec l'atroce pensée qu'elle devait se dire en le regardant:

—Ce pauvre Philippe cherche à se faire pardonner de tant désirer voir l'obstacle enfin supprimé.

Mlle Septimanie ne pensait point cela, Philippe ne désirait point voir l'*obstacle* disparaître. Philippe se résignait à vivre au jour le jour, sans oser ni raisonner les faits, ni analyser ses sentiments, ni espérer dans le lendemain.

Vie lourde, qu'il portait avec mérite et silence, et Antoinette, pour l'en remercier, n'avait que des sourires tendres, des lettres émues, et parfois une réconfortante pensée chrétienne, avec laquelle elle le renvoyait calmé.

L'hiver passa tout entier, puis le printemps se montra tout ensoleillé, sans rien changer à cette monotone existence. Le trimestre de congé du capitaine de Josse-Faurre s'était métamorphosé en semestre. Il ne reparut qu'avec les roses de juin.

Quelle fête que ce retour! Au régiment, on fut heureux de revoir le bon camarade; dans la chambre de Philippe, ce fut une explosion de bonheur.

Chez le colonel de Barsy, s'il y eut fête—au moins dans un cœur silencieux,—il n'en parut au dehors que ce que la courtoisie d'un chef de corps et la bonne grâce féminine pouvaient témoigner en toute convenance.

On y revenait plus grave, plus mûr: on eût dit un arbre frappé de la foudre, ébranlé, point déraciné, qui dresse ses branches dépouillées dans un horizon sombre.

La perte de ses illusions l'avait marqué au front d'un signe mélancolique. Que de saisons faudrait-il encore pour les faire refleurir?

Comme pour faire en lui l'apaisement, l'hôtel de Murestere demeurait obstinément clos et le baron Pieschard voyageait à l'étranger.

La réinstallation du capitaine adjudant-major au 20e cuirassiers permit aux deux amis de reprendre leur bonne vie d'autrefois, toute de confiance et de support.

Ils avaient vieilli tous deux, et les splendeurs de l'été ne suffisaient pas à réjouir leur âme, trop profondément endolorie.

Un été court, brutalement coupé par une explosion formidable: c'était l'été de 1870.

........................................

—Chère, je pars.

—Où allez-vous, Philippe?

—Sur le Rhin.

—La guerre est déclarée?

—Oui, ma bien-aimée.

—Seigneur!.... vous partez!

—Il le faut.

—Oh!.... je suis fille de militaire. Je sais.

—Ce ne sera point, je l'espère, une longue campagne.

—Longue ou brève, je la ferai de cœur avec vous.

—Vous m'écrirez?

—Partout où pourra vous suivre un courrier, mes lettres arriveront.

—Et vous prierez?......

—Jour et nuit!

Tandis que, les mains unies, les yeux noyés, les deux fiancés échangeaient brièvement cet héroïque dialogue, les cris et les larmes de Mme de Barsy, de Mlle Pauline et de la vieille tante, emplissaient la maison du colonel.

Lui, froid, affairé, l'œil à tout, partagé entre les soins du régiment prêt à se mettre en marche, et ceux de sa famille à laisser derrière lui, représentait, dans toute son autorité sereine, le chef de corps chargé d'une lourde responsabilité.

Le régiment d'abord; après, la famille: la carrière des armes le veut ainsi.

Hélène, semblable à la fourmi diligente, se multipliait autour de son père, veillant à son linge, glissant des enveloppes toutes prêtes, avec leur timbre et leur suscription, dans la valise, où s'entassaient déjà des crayons, un encrier, une lunette de campagne, des cagnotes et des cartes.

Ce que le chagrin empêchait sa mère et sa sœur de prévoir, elle, non moins frappée pourtant, n'avait garde de l'oublier. Son cœur se fendait d'angoisse, en songeant que le périlleux honneur d'ouvrir la campagne revenait au cher régiment et tout ce qu'elle vénérait, tout

ce qu'elle aimait, tout ce qu'elle rêvait, allait, bravement, s'exposer au premier feu de l'ennemi.

Le colonel..... l'adjudant-major..... deux cibles!

—Je te recommande ta mère, Hélène, dit M. de Barsy en la prenant à part; elle est si maladive!.... Si des nouvelles heureuses arrivent, ménage-lui la joie.... si des nouvelles.... mauvaises....

—Mon père!....

—Si des nouvelles mauvaises te parviennent, mon Hélène.... ménage sa douleur.

—Comptez sur moi.

—Tu es forte..... Je te parlerai du régiment.... je te parlerai.... de....

Il attira sa fille dans ses bras et l'y serra sans achever sa phrase.

Hélène comprit que, quoi qu'il advînt, son père estimait assez son courage et son énergie pour lui annoncer même un malheur.

Elle l'entoura passionnément de ses bras.

—O père!....père!

Et les sanglots se firent enfin jour, dans la dernière caresse de ce père et de cette fille si dignes de s'apprécier.

Au premier bruit du départ, le dépôt du 20e cuirassiers venait de verser son effectif aux escadrons de guerre.

En passant dans la cour du quartier, Philippe vit une fraîche figure réjouie parmi les jeunes soldats.

Il s'arrêta, surpris.

—Jean Rouchas?

—Oui, mon lieutenant, dit une grosse voix rustique.

Le gars Normand, sur un geste, sortit des rangs et s'approcha de l'officier.

—Comment êtes-vous au 20e cuirassiers? demanda celui-ci

—Je suis parti pour mon sort, mon lieutenant. On m'a envoyé chez vous, au dépôt.

—Et vous n'avez pas songé à vous recommander de moi?

—Je pensais bien, un jour ou l'autre, à vous faire écrire; mais les soldats ont beaucoup à faire..... le temps a passé. Et puis, il n'y a pas déjà si longtemps que je suis soldat.

LA FIN A DEMAIN.